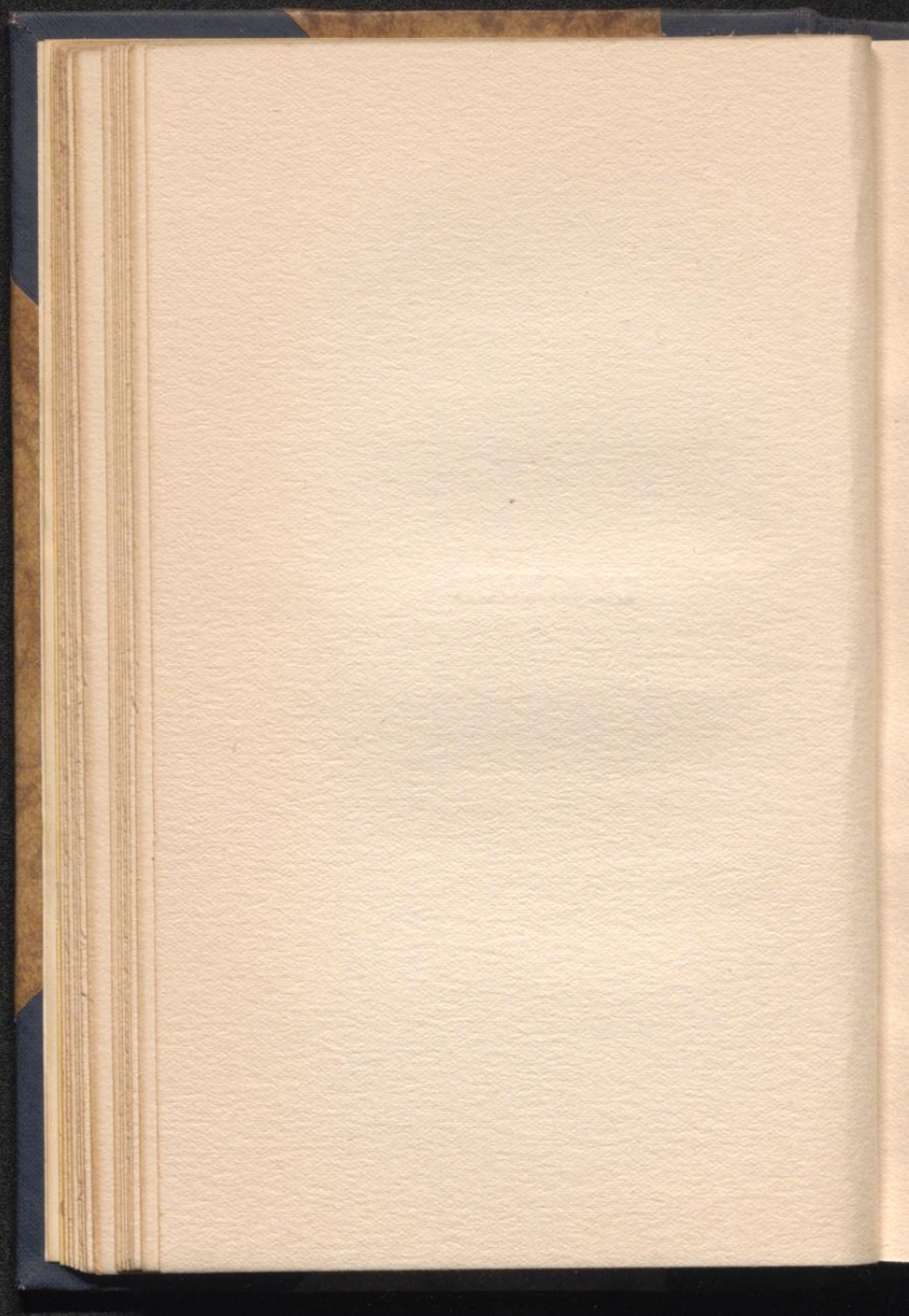


LE RETOUR



LE RETOUR

Lugubrement, dans le brouillard,
Sous les immobiles regards
Rouges et verts des sémaphores,
Les trains bloqués hurlent à la mort.

Est-ce le soir, est-ce l'aurore
Que dit l'heure au cadran blafard
De cet obélisque de fer,
Par delà ces longs hangars
Dont de fantastiques lueurs éclairent
Les murailles et les toits de verre ?
On ne sait ; tant l'angoisse du retard

Tord les nerfs et les sens s'effarent.
Vers les pays que l'on quittait hier
Des trains roulent, des trains s'enfuient
Dans un tourbillon de soufre et de suie.

On revient des provinces du soleil !
Au fond des golfes, là-bas, pareils
A d'immenses champs de pervenches,
Se reposent les villes blanches.
On a vu, couché sous des tonnelles
De rosiers et de jasmins,
Mourir le crépuscule rose dans les pins...
On a vu sur la mer laiteuse, le matin,
A travers les rideaux d'argent des oliviers,
S'envoler les voiles teintes
Des tartanes et des balancelles...
On a vu, par le givre bleu des clairs de lune,
Quand toutes les étoiles semblent éteintes,
Les bouquets nuptiaux que font les amandiers
En fleurs dans le ciel de janvier.
On était ivre de couleurs et de parfums,

On était ivre de lumière et de silence,
La claire joie entr'ait en vous par tous les sens.

C'en est fini. Que tout cela
Semble lointain, tombé si bas
Déjà
Dans l'abîme que le temps creuse !
C'en est fini. Voici le seuil
Drapé de misère et d'orgueil
De la ville tumultueuse !

Ecoute : elle rugit au loin comme une houle,
Par les mille et les mille bouches de la foule
Qui, sans cesse fauchée et sans cesse accrue,
En sauvage et folle cohue,
Du matin jusqu'au soir se rue
Dans les fossés de pierre et de fer de ses rues...

Et des appels de trompe et des signaux de cloches
Et des sifflements de sirènes,
Par-dessus la marée humaine

Qui bat les murs des carrefours,
Se précipitent et ricochent
Nuit et jour,
Et, nuit et jour, le fracas circulaire
Des trains aériens et souterrains
Court et tourne dans l'atmosphère,
Avec la rage
D'un troupeau de fauves en cage
Sous la menace d'un orage.

Regarde : la reconnais-tu là-bas, derrière
La monotone et funèbre barrière
De ses faubourgs ?
C'est elle qui projette dans le brouillard lourd,
Avec des halètements sourds
Dont le sol bouge,
La tragique splendeur de cette aurore rouge.
N'est-elle pas l'énorme forge
Où l'homme brasse et lamine sans trêve,
Fait de son sang, de sa pensée et de son rêve,
De ses désespoirs et de son amour,
Le dur métal des énergies

Pour que se continue et triomphe la vie !

Aurore ou crépuscule, ah ! qu'importe donc l'heure
Qui cligne à l'œil blafard des tours ?
L'heure est la même ici toujours.

O guirlandes de fraîches fleurs,
O claires écharpes de soie,
Sous lesquelles hier encor
L'heure sonnait magiquement voilée,
Où vous êtes-vous envolées ?

L'heure d'ici jamais ne vibre aux timbres d'or,
L'heure d'ici, c'est toujours l'heure de l'effort,
L'heure de la lutte sans joie,
Sans détente, jusqu'à la mort.

Ici l'heure est aveugle et sacrilège !
Elle ne connaît pas le rythme des saisons,
Elle n'a jamais vu la candeur de la neige,
Ni l'ardeur de l'été sur les moissons,
Ni les baisers que chaque soir, à l'horizon,

Mystérieusement se donnent
Les lèvres de la terre et les lèvres du ciel.

Enivrantes odeurs de miel
Que le crépuscule d'été charrie,
Gestes voluptueux de l'aube qui fleurit
Le firmament des reflets roses de sa chair,
Et toi, mélancolie austère de l'hiver,
Et toi, puissante et tragique féerie
De la tempête aux cris sauvages
Et de l'orage...
Toutes les fortes et suaves nourritures
De l'univers,
Tout ce qui fait sourire, adorable et divers,
Le visage de la nature,
L'heure d'ici l'ignore ou l'avilit,
L'heure d'ici le décompose ou le salit,
L'heure d'ici le méprise ou le dénature.

Ah ! que t'offrira-t-elle à contempler, la Ville,
La monstrueuse et anormale ville

Où la soif de la gloire et du lucre t'exile,
Pauvre homme... que t'offrira-t-elle au jour d'effroi,
Dont puissent s'éclairer pour la suprême fois
Tes prunelles déjà ternies
Par l'agonie,
Quelle douceur à l'amertume de ta bouche
Que déjà bouche
La terre grasse du néant,
Quelle branche de fleurs au bord du trou béant?

Puissé-je aussi savoir quand tu viendras,
Maîtresse auguste de la vie, ô Mort, me prendre !
Puissé-je d'assez loin entendre
Sur ma route le bruit étouffé de tes pas !
Puissé-je avoir le temps de fuir
Vers n'importe, n'importe quel lieu de la terre,
Vers n'importe où, du moins, je serai sûr
De retrouver un peu d'air pur,
Un peu d'azur et de lumière
Et de silence pour mourir !

